

femme de l'émigrant et celle du métayer

Tu m'as dit que tu reviendrais bientôt, quand tu aurais assez gagné pour agrandir le bien, acheter deux autres vaches, un pré... Qu'ainsi tout irait mieux, que nous serions bien chez nous. Tu m'as dit qu'il ne pouvait en être autrement. Chez vous, ta sœur aînée, la Jeanne, devait reprendre le bien, la Marie déjà partie bru avait emporté sa dot. Que resterait-il pour vous autres, les trois cadets ? Tu m'as dit, comme tous ceux qui partent en Espagne, que tu ne serais pas long, que là-bas l'argent est vite gagné. Et puis que faire au pays, à part les journées chez les autres, par ces années de calamités : la grêle, le gel, la sécheresse ou les pluies continuelles, la neige pendant des mois, les grains si chers... et des salaires de misère ? Il valait mieux que tu partes. Il le fallait. Je t'ai cru.

Avant ton départ, nos parents ont voulu nous marier. Ils ont discuté, bataillé : qui donnerait quoi, combien, ce n'était jamais assez. Ils ont fini par s'accorder et signer chez le notaire ; le curé nous a mariés, et comme tu venais gendre, le père, comme de juste, t'a mis le *bigôs* entre les mains pour voir si tu serais travailleur. *Oc ben*, oui, sûr ! travailleur, tu l'étais, mais pas avec un « bigos » ! Si j'avais su !

Le soir, à peine le temps de se connaître. Trop timides pour se parler. Ceux de la noce ont bientôt fait irruption dans la chambre en criant. Et le matin, tu es parti, joyeux, avec ton oncle et ton cousin. Moi, le suis restée. L'enfant que j'aurais espéré n'est pas venu. Tout était comme avant. Les vaches et brebis à mener, le cochon à *baquer*, la terre à piocher, les châtaignes à peler, la laine à filer, le chanvre à rouir les mains dans l'eau glacée, à écraser, puis à filer, à longueur de journée, pour vêtir tant de monde - les parents, la grande, la Miette ma sœur, les petits frères qui déchirent tout -, sans compter la toile pour le linge, chemises et linceuls... Comment nourrir tant de monde quand le collecteur a pris tout le blé, qu'il ne reste qu'un peu de blé noir pour les tourtous et des raves, toujours des raves pour la soupe rallongée des herbes que l'on ramasse, et des raves encore, cuites en grosses couches sous les châtaignes pour les faire durer.



Par des émigrants qui revenaient de là-bas, tu nous faisais parfois passer un peu d'argent, ça aidait bien, c'est vrai, surtout pour les impositions et toutes les dettes. Au bout de trois ou quatre ans, ceux qui étaient partis avec toi, sont revenus. Tu nous faisais dire que tu serais bientôt de retour, que j'aurais tout ce que tu m'avais promis, ça ne serait pas long. Eux, dans les veillées, ils racontaient là-bas : cette grande d'où partaient et par où arrivaient d'immenses bateaux pleins de richesses, le soleil tout l'année. Les maisons des riches négociants où servait ton cousin, les bourses pleines de ces « réaux de Madrid » gagnés en faisant toutes sortes de métiers : serviteurs, porteurs d'eau dans les riches maisons, aubergistes, boulangers, faiseurs de chaises... Et les chants dans les rues, et les « belles gitanes »... Je n'osais pas demander de quoi ils parlaient, du reste ils ont vite changé de sujet en se faisant des clins d'œil. Et toi alors ? « *Aguadero* » m'ont-ils dit, tout le monde là-bas est « *aguadero* », si, ça rapporte bien. J'avais du mal à les croire. Pourquoi alors n'étais-tu pas revenu avec eux ?

Ils ont passé un an au pays et ils sont repartis. Ils sont encore revenus quatre ans plus tard, encore repartis. A chaque fois, ils ont fait en enfant. A moi, ils ne rapportaient que des promesses. Tu allais bien. Tu avais monté un petit commerce. Moi, j'étais seule. Le père était mort. Encore plus de besoin. Tu aurais dû être là pour prendre ta part de travail. Heureusement qu'il y avait le frère. Il avait bien grandi et faisait ce qu'il pouvait. Les sœurs étaient déjà en âge de se marier. Mais avec qui ? Avec quoi ? tous les gars étaient là-bas.

Et puis un jour, ton nom a résonné dans le village. « *Il est revenu ! Le voilà !* » Tu étais là. Je ne parlerai pas de ces belles années que nous avons passées. Oui, tu avais raison, avec ces fameux « réaux » rapportés d'Espagne, on a pu acheter un beau pré, quatre vaches, doter la Miette (mais depuis, son Baptiste avait lui aussi pris le chemin de Cadix). Le frère est parti comme les autres, depuis qu'il en rêvait, avec les bonnes adresses que tu lui as données, un bon travail l'attendait là-bas, tu lui avais « *passé le jarron* », comme vous disiez ! Des enfants sont vite venus. L'aîné était un garçon ! Puis deux filles et encore un garçon. Nous étions bien chez



nous. Tu travaillais dur. Bien sûr, tu voulais faire à ta façon. La mère se fâchait parfois, disant que ce n'était pas à toi, un gendre, de décider de tout ! Tu laissais dire. Mais souvent, je te voyais poser le *bigos*, les yeux fixés au loin, de plus en plus.

Tu as commencé à dire qu'avec un peu plus d'argent, tu pourrais faire ceci ou cela, acheter un bout de bonne terre, agrandir la grange... Je n'ai pas pu te retenir. Un matin, tu es reparti avec deux autres émigrants, tu n'es jamais revenu. Ils m'ont dit plus tard qu'une mauvaise fièvre t'avait pris sur le retour. Qu'ils t'avaient laissé à l'hôpital de Madrid. Plus tard, bien plus tard, j'ai su que tu y étais mort.